

LE GERFAUT

Revue belge d'Ornithologie

MM. les auteurs sont personnellement responsables de leurs écrits.

SOMMAIRE : *Excursion ornithologique au champ de bataille de la Flandre, C. Dupond. — Les héronnières, Ch. Groud. — Deux intéressants contrefacteurs, Armand Mercier. — Pouillot fiis et Bonelli, L. Coopman. — Observations diverses. — Bibliographie. — Revues ornithologiques.*

EXCURSION ORNITHOLOGIQUE AU CHAMP DE BATAILLE DE LA FLANDRE

Les modifications subies par les régions dévastées lors de la grande guerre sont tellement profondes que la flore et même la faune en ont été sensiblement influencées. Plusieurs observations intéressantes ont été publiées à ce sujet et, il y a quelque temps, notre revue renseignait quelques constatations du plus haut intérêt concernant les oiseaux. Un court voyage au champ de bataille des environs de Dixmude m'a permis de comparer ces régions, que j'ai connues avant la guerre, avec ce qu'elles étaient jadis au point de vue ornithologique.

Le 15 juin 1920, par une belle et chaude journée d'été, le train nous dépose à Dixmude, de bon matin.

Ne parlons pas des ruines, des décombres remués et remués encore par les obus innombrables qui ont frappé cette malheureuse cité durant quatre longues années. On les a décrits, le dessin et la photographie les ont fait con-

naître au loin, mais on ne maudira jamais assez cette folie de l'homme civilisé qui déchaîne la guerre.

Ce qui m'a frappé dès mes premiers pas dans les rues déblayées, bordées de décombres de la petite ville, ce fut l'absence presque complète du moineau domestique, *Passer domesticus domesticus* (L.). Il y est pour ainsi dire entièrement remplacé par le moineau friquet, *Passer montanus montanus* (L.) qui y habite les trous et crevasses de quelques pans de murs branlants. Les ruines de l'église, notamment, abritent plusieurs couples, qui y nichent en compagnie de quelques étourneaux.

Quand on se promène parmi ces ruines, visitant les abris solides construits par les Allemands, les deux observatoires gravement endommagés, mais ayant résisté quand même, on est frappé par l'absence de tout bruit humain. Un silence de mort plane à présent sur ces lieux. Heureusement que quelques oiseaux ont repris possession des buissons, vestiges d'anciens jardins, qui poussent çà et là entre les décombres. Le verdier, *Chloris chloris chloris* (L.), n'y est pas rare ; quelques fauvettes grisettes, *Sylvia communis communis* Lath., s'y plaisent également avec les merles, *Turdus merula merula* L., tandis qu'un gobe-mouches gris *Muscicapa striata striata* (Pall.), a placé son nid dans une cavité produite par un projectile dans un pan de mur de façade, dernier vestige du collège. Des hirondelles rustiques, *Chelidon rustica rustica* (L.), et hirondelles de fenêtre, *Hirundo urbica urbica* L. y sillonnent l'air ou babillent gaiement sur quelque tige en fer mise à découvert par les bombes aux constructions en béton armé. Les hirondelles rustiques abritent leurs nids dans les « understand » ou abris allemands; j'en ai observé plusieurs, souvent dissimulés dans les coins les plus obscurs et où on ne les aperçoit qu'après quelques instants, quand l'œil s'est habitué à l'obscurité qui règne dans ces lieux, pour ainsi dire souterrains.

On y trouve également plusieurs couples de linottes, *Carduelis cannabina cannabina* (L.). Cet oiseau ne résidait certainement pas à Dixmude, ni aux environs immédiats, avant la guerre, et c'est seulement en sortant de la ville que je m'explique sa présence. En effet, plusieurs endroits, notamment les talus des ouvrages de fortification, les digues du fleuve, les bords des tranchées, etc., sont maintenant envahis par les mauvaises herbes, parmi lesquelles dominent surtout l'ortie, *Urtica dioica* L., le gaillet grateron, *Galium aparine* L., et la moutarde sauvage, *Sinapis arvensis* L. Cette dernière plante y pousse si vigoureusement qu'elle y ressemble à des buissons, formant de vrais fourrés. Il y en a des champs entiers, qui, par leur belle floraison jaune, font songer aux cultures de colza. La linotte est très friande de la graine de la moutarde sauvage et c'est sans doute cette plante qui l'attire si nombreuse en ces lieux.

Les champs et les prairies également ont changé d'aspect. Avant la guerre, cette région était renommée pour ses prairies immenses qui longeaient l'Yser vers le sud et où se récoltait le foin nécessaire aux fermes des environs. Au nord et à l'ouest de la ville s'étendaient les pâturages les plus gras qu'on puisse trouver et qui fournissaient cet excellent beurre de Dixmude, jouissant, à juste titre, d'une renommée universelle. A présent, sur une largeur de plusieurs kilomètres de chaque côté du fleuve, le sol a été bouleversé et bouleversé encore par des bombes et des obus qui y ont produit des trous et des puits de toute grandeur. Or, chacun de ces puits est actuellement entouré par une bordure épaisse de massettes, *Typha latifolia* L., atteignant jusque deux mètres de hauteur, tandis que le centre des trous renferme encore de l'eau ou est occupé par des laiches ou autres plantes des marais, le plus souvent par un gazon de jonc des crapauds *Juncus bufonius* L. La partie du champ de bataille qui a été inondée par stratégie militaire,

renferme relativement peu de trous d'obus, mais les graminées utiles y sont en grande partie remplacées par des plantes vigoureuses propres aux terrains marécageux, des *Carex* et surtout des roseaux, *Phragmites communis* Trin., qui bordent largement les fossés et forment des massifs étendus. Il est incroyable, pour celui qui a connu le pays avant la guerre, combien cette haute végétation en a changé l'aspect ! Mais c'est la *massette* qui donne la physionomie particulière au champ de bataille et cette plante s'est dispersée non seulement dans tous les terrains limoneux qui sont son habitat ordinaire, mais encore au loin dans les terres essentiellement sablonneuses, vers Jonckershove et Houthulst et même à l'intérieur de la forêt célèbre, dénommée « Forêt de Houthulst » dans les « communiqués » de la guerre et connue dans le pays sous le nom de « Vrij bosch », Franc bois.

Si vous ajoutez à cette modification physique du sol et de la végétation, l'absence presque complète de l'homme, ce plus grand ennemi des animaux, il n'est pas étonnant que ces lieux aient attiré plusieurs espèces inconnues antérieurement ou disparues, comme nicheurs, depuis longtemps. C'est le cas pour la sarcelle d'été, *Anas querquedula* L., le canard souchet, *Spatula clypeata* (L.) le canard milouin, *Nyroca ferina ferina* (L.), l'avocette *Recurvirostra avosetta* L. ainsi que l'échasse blanche, *Himantopus himantopus* (L.) signalés précédemment dans *le Gerfaut*. En effet, ainsi qu'il est renseigné dans les Observations ornithologiques pour 1919, parues dans cette revue, fascicule II, 1920, la nidification de la sarcelle d'été a été constatée aux environs de Dixmude. Le fait est très rare dans cette région. Pour la première fois en Belgique, un nid de canard milouin y a été découvert, également près de Dixmude. Plusieurs nids de canards souchets et d'avocette ont été trouvés à Beerst, près de Dixmude ; ce canard n'y avait jamais été renseigné

en été et il y a longtemps que l'avocette n'avait été signalée comme nichant dans le pays. La reproduction de l'échasse blanche a été observée à Nieuport et Saint-Georges, ainsi qu'à Merckem. Jusqu'à présent cet intéressant oiseau méridional visitait rarement la Belgique et un ou deux exemples seulement de sa nidification y avaient été notés, dans la région du Bas-Escaut.

Un coup d'œil sur la carte ci-devant permet mieux que toute description de se faire une idée exacte de ces régions dont la renommée passera à la postérité.

Non seulement d'innombrables ruisseaux et cours d'eau sillonnent ce pays, de toutes parts, mais dans toute la partie poldérienne située à l'ouest et au nord de Dixmude chaque champ est limité, chaque prairie est entourée par un fossé assez large pour retenir le bétail. Point de haies, pas de buissons, rarement quelque rangée de saules têtards. Une grande partie du terrain, plus bas que le niveau de la mer à marée haute, a été plus ou moins submergée depuis fin 1914 jusqu'au début de 1920. On s'imaginerait donc difficilement un paradis mieux conditionné pour la gent aquatique, d'autant plus que cette contrée complètement ravagée par la guerre d'un côté depuis une ligne passant approximativement par Slijpe, Leke près de Wercken et au delà de Poelcapelle et de l'autre côté par Oost-Duinkerke, Wulpen, Avecapelle, près de Loo et de Oost-Vleteren, Woesten et près de Poperinghe, a été complètement évacuée et est restée presque inhabitée depuis octobre 1914 jusqu'au printemps de 1920.

Je n'ai pas eu le temps d'explorer longuement ces régions si profondément transformées, retournées, pour ainsi dire, à l'état sauvage, et je n'ai pas eu la chance d'y faire de ces rencontres heureuses. Toutefois, dans les prairies de Caeskerke, non loin de l'Yser et près de la fameuse tranchée connue sous le nom de « Boyau de la mort », j'ai remarqué

un échassier paraissant pointillé au-dessus et noirâtre au-dessous, de la taille du pluvier doré. Je n'ai pu le distinguer mieux, mais c'est certainement un nouvel hôte de ce pays.

On y remarque aussi la disparition presque complète de l'alouette des champs, *Alauda arvensis arvensis* L., tandis que la rousserolle turdoïde, *Acrocephalus arundinaceus arundinaceus* (L.), la rousserolle des roseaux, *Acrocephalus streperus streperus* (Vieill.) et la rousserolle phragmite, *Acrocephalus schænobæus* (L.) y sont devenus beaucoup plus nombreux. Le bruant des roseaux, *Emberiza schæniclus schæniclus* L. surtout y est devenu extrêmement commun; on l'entend de tous côtés. Par contre, les étourneaux, *Sturnus vulgaris vulgaris* L. sont en nombre bien réduit. Ces oiseaux étaient excessivement nombreux dans les environs de Dixmude, avant la guerre. Ils affectionnaient spécialement les gras pâturages qui nourrissaient des troupeaux nombreux de bêtes à cornes. Fait remarquable et que je n'ai observé nulle part ailleurs en Belgique, cet oiseau nichait fréquemment sous les toits des maisons des villages, parmi les moineaux domestiques. Il préférerait bien les bâtiments les plus élevés, mais à défaut de ceux-ci, il se contentait des maisons ordinaires. A présent, plus de troupeaux, plus de maisons et bien moins d'étourneaux.

Poursuivant mon excursion sur la rive gauche de l'Yser, au front belge, vers le sud, j'y fis la rencontre d'un garde-chasse qui m'apprit que le butor, *Botaurus stellaris stellaris* (L.) est beaucoup moins rare, dans le pays que jadis et qu'on y rencontre fréquemment des busards. Il me montra un magnifique butor adulte et un jeune mâle busard bleuâtre, *Circus cyaneus* (L.) qu'il avait fait empailler et qui formaient le principal ornement de sa misérable baraque.

Un peu plus loin, j'y remarque avec étonnement deux, trois maisons, les seules qui soient restées debout dans cette contrée. Quelque peu cachées par des arbres, plus ou

moins abritées par la digue du fleuve, mais surtout par l'inondation, qui, en cet endroit atteignit une grande largeur, ces habitations, par une chance extraordinaire, n'ont que peu souffert des projectiles allemands. Les habitants y ont séjourné pendant toute la guerre, partageant avec les officiers et soldats, les dangers des bombes et des obus. J'y obtins quelques renseignements très intéressants, notamment concernant la canardière de Merckem, située à peu près vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve, au milieu de la région inondable.

Plantée de taillis et d'arbres élevés, la canardière se remarque de loin et apparaît comme un îlot boisé au milieu d'une mer d'herbe. Pendant la guerre, ces arbres, situés au milieu de l'inondation, n'avaient pas subi le feu continu des Belges et n'avaient pas été trop mal arrangés; cependant, tous sont morts par suite du séjour prolongé des eaux et de loin on aperçoit leurs carcasses dépouillées, tels des squelettes blanchis de héros restés debout à leur poste. Quand la belle héronnière de Merckem, située au village, à 3 kilomètres environ plus au sud, avait été détruite de fond en comble par le feu des canons belges, fin 1914 et dans le courant de 1915, les hérons, au printemps 1916, sont venus habiter en grand nombre les arbres de la canardière. Ils en occupent toutes les branches, toutes les fourches où il est possible d'établir un nid. On estime actuellement leur nombre à environ 200 couples. D'après l'affirmation de l'habitant de l'endroit, ces oiseaux y ont niché sans interruption tous les ans depuis lors, nonobstant que les canons belges et allemands ne discontinuaient d'y tonner jour et nuit à peu de distance!

Spontanément, mon homme m'apprit encore que les eaux de cette mer artificielle étaient fréquentées par une multitude extraordinaire d'oiseaux nageurs : canards, sarcelles

de toute espèce, grèbes et foulques en grand nombre. Ces oiseaux étaient tellement habitués aux détonations des fusils et des canons, qu'ils n'y faisaient plus la moindre attention. Ceci semble infirmer l'opinion de ceux qui pensent que les barrages de feu au front des armées en bataille aient eu quelque influence sur la migration des espèces du nord et de l'est de l'Europe.

Nous voici arrivés à l'endroit appelé Knocke, où le canal d'Ypres rejoint l'Yser. Dans mon jeune âge j'avais entendu parler fréquemment d'une espèce d'hirondelles qui y habitaient des trous dans la berge du fleuve. J'y ai cherché vainement l'hirondelle de rivage, *Riparia riparia riparia* (L.), je n'en ai aperçu aucune volant au-dessus des eaux. Je n'ai pu savoir si c'est à la suite de la guerre que ces oiseaux ont quitté ces lieux ou s'ils avaient déjà disparu avant cette époque.

J'y repasse le fleuve à jamais fameux et suis l'Yperlée, canalisée, toujours vers le sud, jusqu'aux « Drie Grachten ». J'y longe pendant deux à trois kilomètres les prairies basses qui, par l'inondation, ont joué un rôle si important dans cette guerre. Par suite du séjour prolongé des eaux qui a sans doute apporté des modifications chimiques importantes à la nature du sol, les bonnes herbes sont remplacées en grande partie par des plantes propres aux marais tourbeux, laïches, joncs et roseaux principalement. C'est ici le domaine des rousserolles et du bruant des roseaux; leur chant anime quelque peu ces tristes lieux. C'est à cet endroit que la nidification de l'échasse blanche a été observée en 1919.

Arrivé à Merckem, on y retrouve enfin la terre ferme. Les champs y sont littéralement criblés de trous d'obus, où les massettes poussent vigoureusement. Le sol y est couvert de toute espèce de plantes sauvages et surtout par de

l'herbe à chiendent. L'alouette y est remplacée par le bruant des roseaux. On y aperçoit encore quelques espèces buissonnières, troglodytes, traîne-buissons, parfois une mésange, un merle, mais, en général, les oiseaux y sont rares. La plupart des arbres sont brisés, presque tous blessés à mort ; quelques-uns essaient de pousser encore quelques feuilles, mais tous sont condamnés à disparaître à bref délai, ils ne valent que du bois à brûler.

Il faut vraiment avoir bien connu le pays pour y retrouver trace de la belle héronnière, établie à côté de l'église et du château, dans le parc du baron de Coninck de Merckem, et décrite dans *le Gerfaut*, année 1913, page 102. Le parc et le village ont été le point de mire des batteries belges aussi longtemps qu'ils n'étaient pas complètement détruits. On y retrouve à peine trace des maisons ; les décombres dispersés sont couverts d'une végétation puissante : orties, renoncules, coquelicots et autres mauvaises herbes. Des arbres du parc il ne reste que quelques moignons de troncs brisés, déchiquetés, souvent renversés. Plus aucun héron n'y niche, il n'y trouverait même pas une place où il pourrait asseoir un nid. La colonie des corbeaux freux, *Corvus frugilegus frugilegus* L., qui occupait la partie nord du parc, où les chênes ont conservé encore parfois quelque trace de vie, a également disparu. La destruction de la tour de l'église a évidemment amené la disparition des choucas, *Colæus monedula spermologus* (Vieill.). Il en est de même dans les autres villages du front : cet oiseau ne s'y rencontre plus.

Dans toutes ces régions dévastées le moineau domestique est devenu presque introuvable. En vrai parasite de l'homme, il ne séjourne pas dans des pays dépourvus de culture et ne lui offrant pas une nourriture facile et abondante.

L'attention est bientôt attirée par le nombre inaccoutumé

de cresserelles, *Falco tinnunculus tinnunculus* L., dans les régions dévastées. Ces oiseaux y remplissent un rôle utile en s'attaquant aux petits rongeurs qui pullulent dans ce pays. Pour vous donner une idée jusqu'à quel point ces petits mammifères se sont multipliés, on peut observer que le sol, en certains endroits, est tellement creusé de leurs galeries, qui passent sous le gazon, qu'on semble y marcher sur des éponges ! C'est cette proie abondante qui a attiré aussi dans ce pays un nombre extraordinaire de hiboux brachyotes, *Asio flammeus flammeus* (Pontoppidan), et de moyens-ducs, *Asio otus otus* (L.). Un chasseur de mes amis me racontait que vers le mois d'octobre 1919, ayant tiré quelques coups de fusil dans un bois marécageux d'environ deux à trois hectares, situé à Oost-Nieuwkerke, il en fit sortir une bande de hiboux brachyotes auxquels étaient mêlés quelques moyens-ducs et qu'il évaluait à près de cent cinquante. Le bruit des détonations avait dérangé ces oiseaux et c'était un intéressant spectacle que de les voir évoluer en plein jour pendant quelque temps avant de se remiser. Il me fit remarquer que ce bois semble jouir d'une faveur spéciale auprès de ces strigiens : il les y retrouve toujours réunis en grand nombre dans les longues herbes, les ronces et les buissons, tandis que les bois environnants en sont complètement dépourvus.

Pour en revenir aux cresserelles, l'absence de rochers ou de bâtiments les oblige à nicher sur les arbres. J'en ai remarqué plusieurs nids. Ces oiseaux me semblent ne prendre aucun soin pour le cacher. Un de ces nids était établi sur une branche maîtresse de peuplier mort depuis longtemps, le long de la chaussée de Dixmude à Ypres, territoire de Merckem, et si bien en vue qu'on y voyait de loin, sur le bord de l'aire, deux jeunes qui allaient prendre leur essor dans quelques jours. Un autre nid était assis au som-

met d'un sapin desséché à quelques centaines de mètres du bord de la forêt de Houthulst. Ce nid aussi était visible de loin. Avant la guerre la cresserelle ne nichait pas dans ce pays.

En quittant le village de Merckem, je me dirige dans la direction de l'est, vers la forêt de Houthulst. Je traverse maintenant une région très fertile, jadis couverte de riches cultures, où les champs et les prés étaient entourés souvent de belles rangées d'ormes ou de peupliers. Actuellement, les belles fermes ont disparu, les arbres sont cassés, leurs branches arrachées par les projectiles, presque tous sont desséchés; ils ne servent plus de refuge aux pies et aux bandes nombreuses de ramiers. La massette borde les trous d'obus et y remplace les céréales. L'alouette et le bruant jaune y sont devenus rares, mais le bruant des roseaux y a trouvé son milieu favori.

A proximité de la forêt de Houthulst ou Vrijbosch, la nature du sol change complètement. Ici commence la bande sablonneuse se dirigeant vers Thourout, tournant au sud de Bruges vers le nord de Gand et s'élargissant ensuite, dans la province d'Anvers, pour former la Campine.

Je n'ai pu trouver ici une seule alouette huppée, si nombreuse jadis et que j'observais si souvent quand elle se poudrait dans le sable des chemins. A présent les champs, qui ne sont plus cultivés depuis longtemps, sont couverts d'une herbe rampante, *Agrostis arvensis* L. et *Agropyrum repens* L. qui a même envahi les chemins déserts. Le sol y paraît froid et dur; le sable ayant disparu sous la couche de verdure, le cochevis aura sans doute quitté ces lieux.

Traversons maintenant la forêt de Houthulst dans toute sa longueur, de l'ouest à l'est. Son aspect est lamentable. Constituée aux trois quarts de bois de sapins, tous ces arbres sont brisés. Quelques troncs cassés à 2 ou 3 mètres

de hauteur sont là comme témoins de la destruction qui s'y est opérée. On a difficile à y trouver encore un sapin vivant : tous sont morts ou desséchés. Les essences feuillues ne valent pas beaucoup mieux, surtout à la partie ouest. Quelques buissons de chêne, de noisetier, de marronnier, etc., poussent à côté des trous d'obus, mais presque tous les arbres sont morts, renversés, brisés. Quelques-uns essaient bien encore de pousser quelques feuilles, mais tous sont moribonds, criblés de mitraille.

Ici même les massettes se sont implantées dans les trous d'obus et le reste du sol est couvert de ronces, de fougères et d'espèces de graminées et de carex propres aux terrains sablonneux.

Je nè parlerai ici des nombreux abris en béton armé, bâtis par les Allemands, que pour signaler que les hirondelles rustiques les utilisent, au moins ceux de la lisière, pour y abriter leurs nids, car il ne reste pas une habitation humaine dans toute la région. En général les oiseaux y sont rares : parfois un merle, un rouge-gorge, quelques troglodytes et fauvettes grisettes, plus rarement des mésanges, un couple de linottes, des pouillots fitis et des pouillots véloces. Dans les parties les plus clairsemées on voit ça et là le pipit des arbres, parfois un couple de traquets tariers et de traquets rubicoles. On n'y entend plus le babil des moineaux friquets ni le tapage des geais ; on n'y perçoit plus le roucoulement des tourterelles et des ramiers ; ce n'est plus le bois que j'ai connu jadis, résonnant de tous côtés, rempli d'une multitude de chanteurs aussi variés que nombreux et ce n'est qu'en arrivant à l'extrémité est, vers Houthulst et Staden, où quelques bois et taillis de chênes ont moins souffert, qu'on retrouve les habitants ailés d'autrefois.

En sortant de la forêt on retrouve maintenant la campa-

gne cultivée et toute trace de la guerre a disparu parmi le monde des oiseaux.

*
* *

En résumé notre excursion nous a permis de constater que, dans les régions dévastées, certaines espèces d'oiseaux ont notablement diminué en nombre : alouettes, étourneaux et en général toutes celles vivant dans les champs cultivés et les arbres élevés ; d'autres se sont fortement multipliées : les butors, les hiboux brachyotes, les rousserolles et surtout le bruant des roseaux. Quelques-unes ont à peu près complètement disparu : les moineaux domestiques, les freux, les choucas et probablement le cochevis huppé. Enfin, de nouvelles espèces y ont été attirées par une proie abondante, tel que les busards, les cresserelles ; d'autres y ont trouvé un habitat convenable, comme les sarcelles d'été, les canards souchet et milouin, les avocettes ainsi que l'échasse blanche.

Pour ce qui concerne cette dernière espèce, il est à remarquer qu'il s'agit d'un oiseau qui n'est pas de passage en Belgique lors des migrations. Puisque, après la guerre, l'échasse s'est implantée immédiatement dans la région du front, il est probable qu'elle visite plus souvent notre pays que ne le faisaient supposer les rares constatations faites antérieurement. Cela prouve encore que pour les espèces rares, ces oiseaux nous visitent bien plus nombreux qu'on ne le croit. En effet, il faut un concours de circonstances difficiles à réunir pour que leur présence soit portée à la connaissance des ornithologistes : la plupart échappent aux chasseurs et tendeurs et d'autres tombent entre les mains d'indifférents ou d'ignorants et passent ainsi le plus souvent inaperçus.

C. DUPOND.
